

MAURICE FOURRÉ

par Michel Carrouges

in LES MACHINES CÉLIBATAIRES
(deuxième partie: *ZONES LIMITROPHES*)
éd. Arcanes, 1954

Quand sur le Rose-Hôtel se lève l'objectif lucide de Maurice Fourré, c'est le 21 juin, le solstice d'été, mais le soleil est au nadir, car il est l'heure de minuit.

La Machine célibataire entre alors dans sa treizième heure. De longues nappes d'ombre se répandent de toutes parts dans son cristal. Le temps des grands supplices, des magies prométhéennes et des éblouissements est révolu. Disloqués, ses rouages sont réduits à l'apparence de jouets quelque peu inquiétants. Un étrange clair-obscur règne dans le cercle des Ambassadeurs, théâtre d'ombres, célibataires en retraite, cimetièrre carnavalesque des uniformes et livrées et authentiques témoins oculistes. Au lieu de leurs conciliabules, le fantôme obsédant de la Machine ne cesse d'être évoqué. Délectation morose, peut-être, mais qui ne se réduit pas à une remémoration statique d'images périmées. C'est un grand tournoi de rites modestes par lesquels les puissances célibataires du passé continuent d'agir. Sous la forme d'une liturgie maléfique, la Machine se survit à elle-même. Elle envoûte encore une nouvelle génération, en les personnes de deux amoureux inutiles, Kiki et le Dada.

Il faut dire que l'architecture de ce nouveau domaine et l'ordonnance de ses cérémonies sont d'une inquiétante perfection.

Damier de verre et d'ombre, le salon, au rez-de-chaussée du Rose-Hôtel, en est le pôle occupé par les Ambassadeurs, les amoureux, Rose, directrice du Rose-Hôtel, les Ambassadrices et les trois éminents domestiques. C'est là que se déroulent les rites de la mise à mort des mouches, du beau train bleu et bien d'autres. Là aussi qu'on évoque le fantôme de la Colonne Saint-Cornille.

Au-dessus s'élèvent, sur un axe vertical, les cinq étages d'agitation amoureuse et, plus haut, la mansarde de Nanavati, bouddhiquement immobile, "lové dans son cocon de silence", l'archiviste qui tient registre de toutes les activités du Rose-Hôtel suspendant au-dessus de lui le thème des inscriptions supérieures et cachées, érotico-mystiques.

Autour de cet axe se déroulent sur les Tropiques les orbites des anciens voyages des Ambassadeurs autour du globe et les actuelles évolutions de Léopold Piron, oncle de Jean-Pierre dit le Dada, père illégitime de Rosine, surnommée Kiki, et grand ordonnateur de la machine.

Il n'est pas superflu d'ajouter que la trame feuilletonnesque du récit est produite par les aventures des deux soeurs Tixador, Rose, la directrice du Rose-Hôtel, et Blanche qui fut épouse puis veuve Bouteille, qui enfanta Kiki des oeuvres de Léopold, son premier amant, et qui s'enfuit avec Désiré Butin, dit Beau-Désir, le mari de Rose.

De lourds secrets de famille planent sur les deux amoureux, et c'est en cette nuit du 21 juin qu'ils vont se révéler, non sans énigmes maintenues, de par l'irruption semi-incognito de la veuve Bouteille, annonciatrice du retour de Léopold, l'éternel errant.

La scène centrale est le salon du Rose-Hôtel, damier d'ombre et de verre où se déploient les fastes d'un troublant théâtre d'ombres.

Dès les premières lignes, tout le mystère des rites et du drame se profile avec le coup sec que frappe la canne de Madame Bouteille contre le battant de la porte vitrée. Après un léger mouvement, "les Ambassadeurs reprennent l'immobilité d'un musée de cire devant l'ombre dont les voiles transparents s'agitent sur le damier du corridor". Toute la nuit, l'entrée de la survenante sera suspendue. Un incessant manège de paroles et de gestes animera le salon, tandis que Léopold erre au loin et que Nanavati se tient à son observatoire d'archiviste.

Au milieu du cercle formé par les doux vampires demeurent captifs les "Ambassadeurs de la transparence", Kiki et le Dada. Kiki n'est-elle pas "le visage aux mille transparences", "cristalline automate", "âme de

cristal", "château de nacre" et "pyramide de cristal" ? Ce n'est pas par hasard que l'image des deux amoureux s'unit "dans les eaux cristallines d'une glace penchée".

L'on ne manquerait pas de se laisser prendre à cette apparence de candeur et d'amour si maints secrets ultérieurs n'y avouaient une mortelle fissure. Au surplus, ces deux transparentes planètes jumelles s'entourent d'inquiétants satellites: la baguette de Madame Rose, fertile en étincelles, la pomme de verre contre laquelle vient buter le valet Vespasien quand il descend à cheval sur la rampe de l'escalier, et le verre de la foire du Trône réservé à la Veuve Bouteille.

Cependant les ombres s'allongent de tous côtés comme pour éclipser l'éclat du verre.

De l'autre côté de la vitre se tient la survenante. Femme au nom de verre, elle projette une ombre, seule visible. Prénommée Blanche, elle porte le noir du deuil et c'est le valet albinos qui seul vient à son avance pour servir de truchement.

Il annonce ses paroles à Rose et celle-ci s'écrie:

"Aurions-nous touché son coeur rouge à travers son ombre?"

"L'ombre" s'écrie une ambassadrice, "a visé le fantôme de la Colonne Saint-Cornille!"

La Veuve Bouteille demande à participer aux rites du Rose-Hôtel et Vespasien sert d'intercesseur involontaire:

"L'ombre", dit-il, "me tend sa canne-béquille..."

"Prends la canne, Vespasien!, dit Rose. Une femme en appelle à toi au bout du bâton."

Après hésitation du valet, un nouveau phénomène se produit:

"L'ombre mince de la tige que termine la pustule élastique s'est soulevée lentement sur le carrelage, très lentement...On lui voit prendre une ligne perpendiculaire à l'ombre humaine, puis accentuer progressivement sa position angulaire".

Cependant la Veuve s'éloigne et pendant ce long suspens qui lui interdit l'entrée du salon jusqu'aux dernières minutes de l'histoire, les Ambassadeurs évoquent les ombres des temps révolus et procèdent à leurs étonnants jeux d'ombres. À l'origine chronologique de ces jeux se

tient Léopold qui du haut d'une fenêtre criait au Dada encore enfant: "Lance une flèche sur mon ombre". L'enfant tira sa flèche "dans la voix de la petite fenêtre" et entendit ce cri énigmatique de son oncle: "Qui as-tu tué, Jean-Pierre?" Les délirants voyages de Léopold au long des latitudes sont encore commandés par le même thème, car il erre en "amant d'une ombre perpétuellement fuyante", la Veuve Bouteille enfuie avec Beau Désir. Jean-Pierre, initié par Léopold, est entré à sa place "dans la société des ombres" parmi ces hôtes du Rose-Hôtel dont les nuits se passent à flirter avec les ombres révolues. Telle Rose, évoquant Beau Désir et ne repoussant qu'avec douleur "l'aile brisée d'un fantôme". Ils habitent la nuit double des étoiles et du regret d'où tombe "d'une clepsydre vitreuse l'averse cendreuse de la peur". C'est dans le miroir noir de minuit, les innombrables ombres écoulées "qui font ébouler leur cendre". Mais la couleur noire ne suffit point aux Ambassadeurs, ils cherchent le noir du noir, dans ces jeux où ils projettent sur les murs l'ombre de Léopold en carton découpé. Ils nient féroce­ment l'amour et la jeunesse lorsqu'ils se mettent à danser rituellement sur l'ombre de Kiki et du Dada. Kiki, elle-même envoûtée, adjure son ami:

"Dada, marche sur mon ombre."

"- Ah! mon Dieu, pourquoi demande-t-elle que j'écrase son ombre à ma vie si chère?"

Jeu de mise à mort symbolique auquel répond la mise à mort effective d'une mouche, placée sous le même signe: "La mouche a perdu sa tête, en passant dans l'ombre".

Ce signe de mort, cette "marée montante des ombres" n'épargne même pas la nostalgique tour célibataire, la Colonne St-Cornille.

Dominant toute l'histoire, se dresse cette silhouette inquiétante, "monument de silence, de solitude et d'immobilité, centre de nos interrogations inquiètes ourieuses tour à tour", selon M. Gouverneur.

La destination et la position géographique du singulier monument sont inconnus, aux dires d'un rapport de police, mais les Ambassadeurs en savent un peu plus long, Vespasien ayant découvert "de façon assez énigmatique" une photographie de cette colonne, au

fond d'un placard, après un passage de Léopold. Précieux document accroché au mur et protégé par un voile à franges d'or qu'on peut écartier par le moyen d'une tirette de ficelle.

Durant la nuit du 21 juin, le talisman est décroché et la photographie offerte à la curiosité générale:

"L'étrange colonne est là, que calotte le dôme d'un habitacle entouré d'un garde-fou".

Mais Kiki se trouble et on se hâte de faire disparaître l'inavouable édifice. C'est à Blanche, la Veuve Bouteille, "propriétaire de la Colonne St-Cornille", qu'en est réservée la contemplation. Elle seule avait le privilège de l'aller voir dans sa réalité sensible. Mais c'est ici que se marque le redoutable pouvoir des ténèbres: "Souvent assise au coucher du soleil sur un banc devant sa demeure, elle regardait la lumière au sommet du monument de pierre diminuer graduellement dans la montée de l'ombre".

Un seul autre personnage est mentionné comme ayant eu qualité pour rendre visite à la tour, et c'est M. Yzambard, huissier, petit homme gris qui sert d'ambassadeur à la Veuve Bouteille et obtient son introduction dans le salon de Rose, après que ses appels au valet de Rose sont demeurés infructueux. Appelé, par ordre de Léopold, à déposer dans la chambrette circulaire qui couronne la Colonne St-Cornille, les plus précieux documents du grand ordonnateur, lui aussi apporte sur la tour un témoignage crépusculaire et automnal:

"J'ai gravi souvent par de romanesques soirs d'automne la haute spirale percée de petites fenêtres qui conduit de marche en marche à cette chambre consacrée au culte solitaire du souvenir, de la douleur et de l'espoir. L'écho de mes pas ne retentissait plus sur les degrés de pierre de la dure montée tournante. Je n'entendais que mon souffle et mon cœur éprouvé par l'ascension verticale et qu'alarmait soudain, parmi la singularité et la force des évocations qui me pressaient, tant d'immobilité et de silence... De pauvres fleurs que la gardienne vient de temps à autre disposer dans des vases désuets répandaient, dans ce réceptacle hanté d'ombres où craquait au moindre de mes mouvements le plancher disposé en feuilles de fougères, le fade

parfum des végétations mortes. La nuit venait. Devais-je rester encore ? J'entendais l'appel des corbeaux ..."

La Machine célibataire s'apprête à sombrer dans le crépuscule.

Les temps anciens dont elle témoigne furent pourtant glorieux de toute la splendeur de tous les ciels du globe traversés en tous sens au fil endiablé du vent des passions. Blanche, Léopold et Beau Désir, Gouverneur, Hermina femme-tronc et le beau dompteur Cristobal ont parcouru les cités, les mers et les Tropiques dans l'orage des éblouissements.

Il n'est pas jusqu'aux cinq étages intermédiaires du Rose-Hôtel qui ne continuent, en cette nuit du 21 juin, à vibrer de l'écho des orgies qui viennent mourir dans le salon, sous l'arche surbaissée de la vieillesse. Des couples étrangers traversent de temps à autre l'entrée pour rejoindre les chambres de plaisir: "Des lampes brasillent aux numéros témoins ... Des notations méticuleuses, sur les instabilités de la lumière informent la diplomatie du déplacement des couples trop charmants, enivrés du plaisir et d'eux-mêmes, dans les turbulences d'un brûlant amour passager".

Rangés en cercle à l'entrée de l'hôtel et à l'orée des souvenirs complaisamment remémorés, les Ambassadeurs ne perdent rien des rumeurs célibataires. Pourtant, ils ne peuvent pas tout à fait se consoler de n'être plus que spectateurs chargés de regrets. Ainsi se sont-ils institués, sous la direction de Rose et de Léopold, les acteurs d'une étrange liturgie célibataire. Car les rites surviennent quand les réalités qu'ils évoquent sont devenues inaccessibles.

L'on voit apparaître quelques substituts menus de la Colonne: la canne à bout de caoutchouc de la Veuve Bouteille, canne qui saute sur le plancher avec de grands bonds; la rose en celluloïd de Madame Rose et sa baguette de verre à étincelles, la photographie qui append au mur, sous son voile frangé d'or, l'image du célèbre monument. Vespasien lui-même "semble extraire de sa musette centrale la tige mince d'un rosier". Faut-il dire que cette habitude de plonger les deux mains dans la poche centrale de son tablier de valet lui vaut maintes

observations de la directrice: "Nos Ambassadeurs" précise Rose, "ont découvert de leurs yeux scintillants des significations étranges à ce rassemblement de tes deux mains dans l'axe central de ta poche".

Un pullulement de souvenirs, d'objets, de paroles et de gestes rituels perpétue parmi les Ambassadeurs la déclinante présence des temps célibataires.

Mais le centre de leur activité est la solennelle, atroce et hilarante opération d'envoûtement par laquelle ils maintiennent l'empire de la machine sur le couple des "amants joujoux".

C'est d'abord le jeu du beau train bleu. Les jeunes amoureux n'y président pas; ils assistent, passifs et rougissants, aux rites mortels de leurs anciens. Rose donne le signal du départ pour ce voyage immobile. Un des Ambassadeurs imite la petite trompette d'un chef de gare. Puis Joël, dit Vespasien, se charge du gros oeuvre "avec ses lèvres, avec ses pieds qui frappent, ses bras qui s'allongent en cadence, Joël imite la locomotive, ses pistons propulseurs et la vapeur". Durant ce temps, les Ambassadeurs prodiguent leurs litanies et leurs invocations nostalgiques, récitatif des extases impossibles pour eux. À peine prennent-ils réellement garde au couple juvénile qu'un unique baiser enfantin réunit en vain. "Le beau train bleu ne quittera pas la gare". Le Dada adore Kiki et Kiki aime Dada, mais elle a trop dansé sur les genoux des clients du Rose-Hôtel. L'amour est naïf et sans espoir.

Tout l'inexorable qui pèse est résumé en cette seule phrase:

"Quelle main de marbre nous a donc, sur le chemin du bonheur, lentement retenus?"

Non moins catégorique est le minime ersatz de sacrifice, la mise à mort des mouches. Le doyen des Ambassadeurs, M. Gouverneur, est surnommé "le pompeux tueur de mouches" et c'est lui qui encore une fois procède à ce rite, pendant la nuit du 21 juin:

"Le tranchant était en suspens au-dessus d'une toute petite personne qui rêve s'occupe de ses affaires sur une table entre la poire dorée,

le fromage de chèvre et les fleurs qui s'effeuillent sur la nappe blanche. La lame descend... Brusquerie... Vitesse... Un éclair. Fini".

Et la mouche tombe sur la rose mascotte, symbole du bonheur.

On en rapprochera la manie de collectionner des insectes dans des cercueils de miroirs et les inscriptions "Mante religieuse morte, papillon mort" suspendues par des banderoles autrefois dans les arbres du jardin. Ces signes n'évoquent pas seulement la chenille de Duchamp, ils compromettent secrètement Kiki et le Dada qui s'attristent de ces mises à mort. Ce n'est pas simple sensiblerie, ils se sentent atteints. Dada n'est-il pas surnommé "la mouche"? Et ce n'est pas seulement à de menus animaux que pensent les Ambassadeurs quand ils confessent: "Nous avons brisé trop d'ailes".

Ce n'est pas par hasard que Léopold et Gouverneur se sont fait initier aux sacrifices vaudous dans "une cave ténébreuse enfumée d'aromates, où le sang d'une chèvre sacrifiée jaillissait sur les têtes humaines". Le meurtre des mouches en est le menaçant rappel destiné à l'envoûtement des amoureux.

"La tête tombée sur mon épaule, Léopold, ses mains fiévreuses et tremblantes sur moi, hoquetait: "Regarde, grand ami; l'ombre monte sous les mouches de sang..."

"Gentils martyrs", à leur tour, les amants joujoux.

L'on se tromperait cependant de beaucoup si l'on prétendait réduire à une seule signification la *Nuit du Rose-Hôtel*. Si les Ambassadeurs sont d'incontestables témoins oculistes voyeurs du passé, observateurs par les trous de serrure, examinateurs intolérables des jeunes amoureux et même de patients vampires, ce sont aussi des grimaciers, amateurs de farces et attrapes, rois des jeux forains, humoristes et danseurs de carnaval. L'humour occupe une place immense dans le Rose-Hôtel et c'est la première puissance poétique qui y apparaît pour métamorphoser de fond en comble une sordide existence.

Mais le grand secret du Rose-Hôtel qui transfigure toutes choses et même l'humour est cet esprit de politesse si parfaite et si hiératique qu'elle s'élève jusqu'à la liturgie et à la mystique. C'est elle qui s'exprime en tant de formules de courtoisie, d'invocations et de

litanies, en déclarations de bénignité et dans la fondation de l'ordre Vigilance et Contentement:

"La bonté des Ambassadeurs est proverbiale. Elle est partie constitutive de la philosophie bienveillante qui les réunit; elle est fonction de leur coeur; elle est codifiée par leurs réglementations. La bonté est le fondement, le charme de leurs rites. Les Ambassadeurs se penchent sur tout ce qui vit; ils aiment tout ce qui est. (...) Leur sollicitude est toujours prête. Ils pleurent avec la souffrance. Ils répondent par un sourire à qui sait sourire."

Il m'étonnerait qu'on s'étonne que les Ambassadeurs puissent unir tant de bonté à tant de vampirisme. Le monde ne fourmille-t-il pas de cruels prêcheurs de bonté et d'atroces bienveillances? Du moins les Ambassadeurs savent-ils quel poids d'iniquité pèse sur eux qui se dénomment eux-mêmes: "Cercle de souffrants, Procession de flagellants, Prisonniers volontaires, Chapelle du malheur, Souterrains du coeur."

Anciens adeptes de la machine, ils ne peuvent renier le souvenir de la Colonne St-Cornille et des grands orages. Ils ne peuvent s'empêcher d'en répéter les rites, lorsqu'ils mettent en mouvement l'amer beau train bleu et le dérisoire couteau à mouches. Ces ombres maléfiques pèsent de tout leur pouvoir de destruction sur les créatures déchirées qui ont échappé au massacre par la machine. Celles-ci représentent à la fois l'adolescence remémorée des anciens adeptes semi-dévorés par la machine et la jeunesse dévastée de leur hasardeuse descendance.

Pourtant, à travers le crépuscule et les ténèbres du coeur de la nuit, une nouvelle aube se prépare. La clémence accueille finalement la mère prodigue et Kiki au milieu de toute l'assistance apaisée guette le retour du père prodigue.

Ce n'est pas en vain que l'humble talisman du calendrier des postes porte, à son verso, cette inscription majeure qui atteste de l'idéal secret du Rose-Hôtel:

"Nuit de la Rose d'Amour. Nuit de l'Escalier mystique. Nuit des Mansardes célestes. Nuit de la Farandole. Nuit de la Croix du Sud."

Durant cette nuit, toutes les puissances de la machine, du rite et de la mystique alternent, se mêlent et se déchirent: "Le rire déchirant ne manque à la fête - ni la folie avec sa couronne chatoyante, ses diamants obsédants, ses éclairs d'arabesque, où chacun verse son trouble, son inquiétude et sa vie". Durant ces étonnantes saturnales, le choeur des vieillards chante avec une grandeur antique les mystères du coeur humain.

Mais surtout un immense souffle d'espérance monte avec l'approche de l'aube. Les maléfices vont cesser. Le pouvoir de la machine infernale et jusqu'à ses ombres ultimes vont être abolies définitivement. Voici le temps sublime des parfaites restaurations:

"Nous serons purifiés quand coulera le sang de nos plaies" s'écrie un Ambassadeur.

Et Rose prophétise:

"Deux yeux magnifiques vont envelopper le cercle des Ambassadeurs... Une âme immense va chercher les enfants. Je ne me trompe pas: c'est l'heure! Offrons à celui qui vient à nous les fiancés si blancs"

En cette aube naissante, l'amour a vaincu la machine et levé la malédiction

§§§

...Alors les larves deviennent papillons, les cimetières des uniformes et livrées devient un domaine de résurrection, l'image de Narcisse devient celle du double vainqueur, la muraille de verre s'entr'ouvre comme une porte secrète sur la mer libre de l'éternité (in quatrième partie des Machines célibataires: la Traversée du miroir).

28 mai 1971

Cher ami,

Excuse-moi d'avoir été si long à te répondre. *Les Machines Célibataires* en sont la cause, car j'y suis de nouveau plongé à fond. J'ai décidé en effet de ne pas les rééditer telles quelles, mais de les refondre. La nouvelle édition reprendra entièrement le premier parti, c'est-à-dire *Les Machines Célibataires* proprement dites. On n'y trouvera que quelques rectifications de détail, dues à l'involontaire amabilité des critiques de Jehan Mayoux dont le très intéressant article a paru dans *Bizarre* (numéros de mai et octobre 1955). À titre informatif, je me bornerai à reproduire en annexe la lettre que Duchamp m'a écrite le 6 février 1950, dans laquelle il me disait : "J'ai donc été émerveillé par le parallélisme évident que vous avez si clairement établi" (entre la Mariée et la Machine de la Colonie Pénitentiaire). Ce constat est capital pour fonder l'analyse du parallélisme des structures mythiques en-dehors de toute influence directe d'auteur à auteur.

Dans la nouvelle édition, en revanche, la seconde et la troisième partie seront entièrement supprimées. *Les Zones limitrophes*, parce qu'elles peuvent être une cause de confusion avec les Machines Célibataires proprement dites; *La Traversée du Miroir* parce qu'elle constitue un autre sujet, mais je le reprendrai dans un autre ouvrage.

À la place des pages supprimées, j'ajouterai de nouvelles recherches destinées à présenter de nouvelles découvertes et surtout à approfondir le problème des Machines Célibataires en étudiant leur filière historique, leur place par rapport aux autres machines fantastiques et surtout les critères qui permettent de les identifier comme telles. Il y aura un chapitre final sur ce que j'appelle la stéréoscopie mythique, à quoi je fais d'ailleurs plus que des allusions dans mon *Patronat de Droit Divin* qui va sortir à (*sic*) Anthopos.

Voilà où en est le problème. Avec ma meilleure et fidèle amitié

Michel Carrouges

Lettre de Michel Carrouges à Jean Bruno, datée du 28 mai 1971 et dont l'original manuscrit est glissé entre les pages du volume des Machines Célibataires (édition de 1954) conservé à la Réserve du Département des Imprimés de la BN

Dates d'apparition des machines célibataires

- 1843 : Le Scarabée d'or (E.Poe)
- 1843 : Le Puits et le Pendule (E. Poe)
- 1886 : L'Eve future (Villiers de l'Isle-Adam)
- 1894 : Hardernablou (A. Jarry)
- 1897 : Les Jours et les Nuits (A. Jarry)
- 1902 : Le Surmâle (A. Jarry)
- 1910 : Impressions d'Afrique (R. Roussel)
- 1919 : Voyage en kaléidoscope (Irène Hillel-Erlanger)
- 1927 : Point Cardinal (M. Leiris)
- 1946 : Aurora (écrit en 1937-28) (M. Leiris)
- 1950 : La Nuit du Rose-Hôtel (M. Fourré)

SSS